

—Est ce que la solitude vous effrayerait ? lui demanda Bénédicte.

—Je ne vous cache pas que j'en ai un peu peur.

—Oh ! rassurez vous ; dans nos campagnes, il n'y a pas grand danger. On rencontre des braconniers quelquefois ; des mal-faiteurs, jamais.

—Alors partez. Il le faut d'ailleurs. Soyez bientôt de retour.

Au lieu de s'élançer sous bois, le pâtre se tourna vers l'herbage. Il se mit à siffler, puis il appela :

—Pollux !

Une minute après, un chien roux, trapu, vigoureux, un de ces chiens de berger dont la race est si intelligente et si courageuse, vint se planter devant Bénédicte et le regarda fixement, comme pour mieux comprendre l'ordre qui allait lui être donné.

—Pollux, lui dit alors son maître du ton le plus sérieux, écoute-moi bien. Tu vas rester ici, en faction, aux pieds de la personne que voilà. Tu ne souffriras pas qu'on approche de trop près. Si l'on ose approcher, menace ; si l'on touche, mords !

A ces injonctions, le chien répondit par une bizarre pantomime. Il grogna d'abord sourdement, puis il fit claquer sa mâchoire, dont les longs crocs éblouissants étaient de nature à tenir les malintentionnés à distance. Après quoi, sur un signe, il s'accroupit et considéra la jeune fille d'un œil curieux et caressant.

—Maintenant, vous n'êtes plus seule, mademoiselle, reprit le pâtre. Voici un défenseur, croyez moi. D'ailleurs s'il s'attaquait à quelque mauvais gars, son vieil ami Castor, qui veille sur le troupeau, entendrait et ne tarderait guère à lui porter secours. Sous cette double sauvegarde, vous pouvez vous croire en sûreté.

—Je ne crains plus rien, répondit Blanche en se penchant vers Pollux et en passant sa main mignonne sur la tête velue du griffon, qui se trémoussa joyeusement.

Bénédicte prit sa course à travers le bois. Mademoiselle de

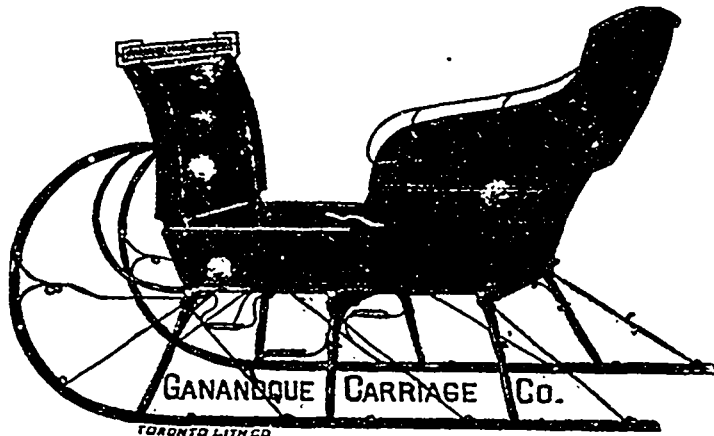
Flavigny le suivit des yeux. Lorsqu'il eut tout à fait disparu dans l'épaisseur du taillis, elle devint songeuse. A quoi songeait-elle ? Sans doute à la singularité de ce paysan, et au contraste qu'il formait avec Gaétan d'Apremont. "La nature s'est complètement trompée, se disait-elle sous l'empire de ses préjugés aristocratiques ; elle a donné à un marquis la vulgarité physique et la laideur morale d'un rustre, à un rustre, l'élégance extérieure et les nobles sentiments d'un marquis." Un moment elle agita cette pensée dans son esprit. Puis l'image de Bénédicte se retraça, précise et lumineuse, à son imagination. Elle distingua les traits si corrects de son mâle et doux visage, et crut voir une ressemblance entre le pâtre et la comtesse de Flavigny. "C'est étrange ! murmura-t-elle ; même taille élégante, même visage charmant. Des cheveux blonds ayant la même nuance cendrée, des yeux bleus reflétant le même azur. Les voix aussi ont une similitude ; je cherche à me les rappeler, et je retrouve dans l'une les inflexions et les harmonies qui ont tant de charme dans l'autre." Mais elle se moqua bien vite de cette idée, qui, en supposant qu'elle fût juste, ne pouvait avoir à ses yeux que l'importance d'une fantaisie due au hasard. Un incident vint d'ailleurs la distraire de cette préoccupation.

Pollux, qui se tenait couché devant elle, se leva brusquement. Il fit quelques pas dans la direction d'un massif et demeura immobile, comme en arrêt. Un instant après, il se mit à grogner. Blanche, émue, écouta. Elle entendit marcher dans un chemin que masquait une charnille. On approchait. Pollux revint vers mademoiselle de Flavigny en grognant plus fort, un écho répondit : c'était la voix de Castor, qui répétait la menace de son ami. Un homme parut à l'ouverture du massif. Il remarqua l'attitude hostile du chien et serra autour de sa main la corce de cuir de son bâton de houx.

FIN DE LA PREMIÈRE SÉRIE.

La deuxième série a pour titre. LE PÂTRE DU BOGAGE.

TOUTES SORTES DE MAGNIFIQUES VOITURES D'HIVER DERNIERS PATRONS



CHEZ

LATIMER, No. 92 RUE MCGILL

De \$10 à \$30 meilleur marché qu'ailleurs dans la ville.

EN GROS ET EN DÉTAIL